

LUCIENNE PEIRY

*Le Livre de pierre*

FERNANDO NANNETTI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

À Erika, Pier Nello, Orlando, Leo & Vittorio

“M’illumino d’immenso”  
Giuseppe Ungaretti

En première page : Diane Fleury, *Fernando Oreste Nannetti*,  
vers 1956. Mine de plomb sur papier. Photo : Amélie  
Blanc, Atelier de numérisation, Lausanne. Archives de la  
Collection de l’Art Brut, Lausanne.  
© Éditions Allia, Paris, 2020.



*“Comme • un • Papillon • Libre • je suis • Tout • le  
• Monde • est à moi et • tous • je fais • Rêver”*

À l’heure de la promenade, dans l’enceinte de l’hôpital psychiatrique et judiciaire de Volterra, au cœur de la Toscane, le “cortile” est le seul espace où les patients-prisonniers sont à l’air libre. Une centaine d’hommes se tiennent alors dans cette cour de 2 000 mètres carrés. Certains jouent aux boules ou aux cartes, dorment, nettoient ou discutent, quelques-uns fument des mégots récupérés ou chapardés, d’autres se disputent et s’empoignent. Fernando Oreste Nannetti, lui, se tient toujours à l’écart et n’adresse la parole à personne. Chaque jour, ce jeune homme de trente-deux ans écrit sur les façades de l’édifice. Il grave dans la pierre à l’aide de son ardillon (la double pointe métallique de la boucle du gilet attribué aux malades). Durant neuf ans (de 1959 à 1961 puis de 1968 à 1973), il compose à ciel ouvert un livre de pierre, une œuvre scripturale colossale qui se déploie sur 70 mètres de longueur. L’institution étant aujourd’hui fermée, les graffitis de Nannetti se sont détériorés, effrités, parfois même volatilisés. Ils ont heureusement



été immortalisés par le photographe Pier Nello Manoni qui s'est saisi de son Hasselblad lorsqu'il a découvert en 1979 le singulier livre à ciel ouvert de Nannetti.

Le Ferri est l'un des bâtiments de la vaste institution hospitalière psychiatrique de Volterra. Il comprend plusieurs édifices et pavillons abritant à cette époque quatre mille patients environ. Il s'agit d'une véritable microsociété, une cité quasi autonome qui développe, dans la ville, ses propres cultures et frappe sa monnaie. Érigé à l'écart de la cité, au sommet de la colline, l'édifice Ferri est entouré d'un mur d'enceinte, surmonté de treillis métalliques et de fils de fer barbelés, et surveillé. Il surplombe la région, telle une prison de haute sécurité dans laquelle les pensionnaires seraient comme en exil, écartés de toute vie civile ordinaire. Condamnés à une mort sociale et familiale, ils sont soumis à des conditions de vie concentrationnaires.

La nuit, au premier étage de l'hôpital, les détenus sont répartis par trentaine dans des dortoirs verrouillés. Le jour, une fois réveillés, avec force cris et bruits de clefs frappées contre les barreaux des portes, habillés et lavés, ils sont maintenus après le repas au rez-de-chaussée, dans des salles où l'espace

moyen pour chacun se limite à un mètre carré. Là, ils sont contraints, témoigne Aldo Trafeli, de marcher continuellement en cercle autour des tables par crainte des rixes et des affrontements. Ancien infirmier de l'hôpital, Aldo Trafeli est l'unique interlocuteur de Nannetti qui, durant sa période d'internement à Volterra, se retranche dans un mutisme quasi complet. Taciturne, solitaire, il ne reçoit aucune visite.

L'existence, au Ferri, se résume à un chaos constamment réprimé, à un climat étouffant de bagarres, de brouhahas, de délires et de hurlements. Seule l'heure de la promenade quotidienne dans la cour, "*all'aria*", mais seulement "si le temps se maintient", permet de sortir de cet affolement. Dans ce tumulte abrutissant de désolation et de dénuement, de promiscuité permanente, où l'intimité est bafouée, Nannetti choisit l'introspection et le monologue intérieur, le retrait et le silence. Le soliloque lapidaire.

Bien que ses moyens soient précaires, le jeune homme donne corps à une véritable œuvre imaginaire. Des objets de fortune – les seuls à sa disposition – font son affaire. Il utilise la façade de l'hôpital comme support d'expression et l'ardillon de la boucle de son

gilet comme outil d'écriture. Nannetti devra d'ailleurs continuellement user d'astuces pour renouveler son ardillon – en dénicher, en dérober – car, au contact de la pierre abrasive, la pointe s'émousse rapidement. Métamorphosés avec ingéniosité, les murs se couvrent de déclarations biographiques, auto-fictives, télépathiques voire pseudo-scientifiques ou cosmogoniques. La façade de l'asile-prison, dressée à l'origine pour séparer et exclure, devient l'écran sensible des projections poétiques de l'auteur. L'ardillon, accessoire de la tenue réglementaire obligatoire et identique pour tous annihilant identité et personnalité, se transforme, dans sa main, en un instrument de liberté et devient sa clé des champs. Les infirmiers – ils sont deux pour une centaine d'hommes – “ferment les yeux” le plus souvent sur l'activité de Nannetti. Objectivement, ses pratiques insolites n'importent personne et ne portent pas préjudice au reste du groupe. C'est pourquoi, à la demande de Trafeli, on le laisse faire. Sensible aux singulières compositions de Nannetti, Trafeli favorise sa création et contribue à son développement.

Aucun projet artistique ou culturel ne motive la production scripturale de Nannetti, qui ne



vide d'ailleurs aucun destinataire. L'œuvre murale est en revanche complétée par une correspondance. Constituée d'une centaine de cartes postales – aujourd'hui toutes disparues –, celle-ci s'adressait à des interlocuteurs extérieurs à l'institution, essentiellement des membres réels ou imaginaires de sa famille. Dénuées d'illustrations, au contraire des pages murales quelquefois étayées d'un dessin – une étoile, un avion ou encore une église du quartier natal, à Rome –, écrites sur le recto et le verso, elles n'ont jamais été expédiées. Si l'exercice de l'écriture de cartes postales était imposé aux patients de l'établissement, la production de Nannetti n'est sans doute pas uniquement le fruit de la contrainte.

Quoi qu'il en soit, avec ardeur, il tente de sublimer sur les murs sa détresse et de trouver dans ses écrits poétiques un sens à sa vie. Ce faisant, il reconstruit l'identité qu'on lui a saccagée.

*“Corazzi • Corazzi • Nannetti • Fernando né • à  
• Rome • Italie • heures • 23,40 • un lundi Clinique  
• Santa • Anna • le • 1927 Bouche • Étroite  
• Basané • Épinaré • Sur sous-cutané • axillaire  
• Né Y • Élancé • Grand cyclamen • Ivoire Aigle  
• tourné à droite • avec • étoile Ivoire • ornements*

